

qu'elle aille travailler comme dernière domestique chez M. de Montazel.

Elle n'osa pas refuser à ce prétendant qui l'avait gagnée loin devant les autres et alla s'offrir au majordome de M. de Montazel.

Celui-ci l'engagea mais l'avertit qu'elle serait destinée aux plus basses besognes et à commencer par les soins de pieds du seigneur, c'est-à-dire d'enlever et de cirer les bottes de M. de Montazel.

Bien sûr, elle ne reconnut pas son mendiant de prétendant et fut presque joyeuse de cirer les bottes de M. de Montazel qui lui parut bien bel homme en comparaison de son lot.

Chaque soir, elle repartait à la cabane glacée de son mendiant alors que de grosses bûches donnaient leur chaleur au château de Montazel où elle avait tout de même la chance de pouvoir une fois par jour cirer les bottes du seigneur.

Mais M. de Montazel n'était pas vengé pour autant du mépris de la princesse. Un soir où il donnait un festin et où cette dernière servait, il fit mettre de la viande dans sa poche de tablier et demanda qu'on la fouille avant de partir.

Là, elle fut publiquement traitée de voleuse à sa grande honte et dut demander pardon à genoux à M. de Montazel.

Fidèle à son mendiant pour tenir la parole de son père, malheureuse de vivre entre la misère noire et le luxe doré, la princesse commençait à se rider de larmes.

Un soir, M. de Montazel ordonna à ses femmes de chambre de la mettre dans son lit. La malheureuse, s'attendant à de nouvelles vexations, n'y entra pas et se tint dans un coin à grelotter d'inquiétude.

M. de Montazel arriva, grisé en mendiant, et dévoila son subterfuge.

Et elle les aima tous les deux.

Voilà comment finit l'histoire de cette princesse que m'a souvent racontée ma grand-mère qui était également au service de M. de Montazel, autrefois, comme jeune servante de table.

### MONSIEUR DE MARCONFARE

Il était une fois un monsieur qui s'appelait M. de Marconfare.

Bien qu'il fût monsieur, il n'avait pourtant pour toute richesse qu'une pauvre chaumière et deux poules. Pour toute nourriture, il

se contentait des œufs que pondaient les deux poules et allait, vêtu d'une guenille.

Un jour, passant par là, maître Renard vit les poules et les mangea.

Il avait à peine fait quelques pas qu'il entendit des gémissements. Se retournant, il aperçut M. de Marconfare qui se lamentait :

— Je vais mourir de faim, disait-il, maintenant que je n'ai plus mes poules... Je vais mourir de faim...

Contrarié, maître Renard s'en fut et marcha longtemps ; enfin, il se trouva devant le château du roi.

Sans s'arrêter, il entra et alla droit au roi.

— Sire, je connais un monsieur qui voudrait bien vous voir ; il s'appelle M. de Marconfare.

A cela, le roi répondit :

— Va lui dire de venir. Je veux le voir aussi.

Maître Renard revint trouver M. de Marconfare pour lui dire que le roi l'attendait en son château.

— Ah ! misérable, dit M. de Marconfare, tu te moques de moi. Jamais je n'oserai m'aventurer dans cet état. Que dirait le roi en me voyant ainsi ?

— Il m'a dit que cela ne faisait rien.

Ils partirent et marchèrent longtemps. Bientôt, le château fut en vue. Alors, d'une bousculade, maître Renard envoya M. de Marconfare dans une haie de ronces, d'où il se releva encore plus déchiré.

— Pourquoi m'as-tu envoyé dans ces ronces ? dit-il en s'asseyant sur le bord de la route et en se lamentant de plus belle.

Il ne voulut pas aller plus loin.

Maître Renard partit alors tout seul au château du roi. Sans s'arrêter, il entra et alla droit au roi.

— Sire, je vous amenais M. de Marconfare mais, à peu de chemin d'ici, notre cheval, qui n'est pas très bien dressé, il est vrai, nous a jetés dans un ravin. Comme en bas il y avait une haie de ronces, M. de Marconfare s'est tout déchiré. A présent, il ne veut plus venir jusqu'à vous parce qu'il n'est plus présentable.

Le roi donna des ordres pour qu'on amenât les habits les plus beaux.

— Tiens, tu lui donneras cela pour se vêtir. En partant, passe par l'écurie, dis que l'on prenne les plus beaux chevaux et fais-les atteler à mon plus riche carrosse.

Maître Renard fit comme le roi lui avait dit et il arriva devant

M. de Marconfare qui se lamentait, assis sur le bord de la route en se tenant la tête entre les mains. En rien de temps, il fut habillé comme le roi lui-même.

Ils montèrent dans le carrosse et firent une entrée remarquée dans la ville et au château.

— Vive M. de Marconfare... Vive M. de Marconfare... criait le peuple.

Le roi, impressionné, reçut fort bien M. de Marconfare et l'invita à déjeuner.

Pendant le repas, maître Renard resta à la porte. Le repas fini, il entra dans la salle à manger en criant :

— Au secours ! Nous sommes tous perdus. Des troupes ennemies arrivent sur la ville et le château. Elles pillent et brûlent tout sur leur passage.

— Que faire ? demanda le roi affolé.

— A votre place, continua maître Renard, je me cacherais dans ce tas de gerbes déposé dans la cour du château, et je n'irais pas seul, je prendrais les miens avec moi...

— Tu as une bonne idée...

Il s'adressa à M. de Marconfare :

— Vous venez, monsieur de Marconfare ?

— Ce n'est pas la peine, dit le renard, il restera avec moi. Nous allons nous cacher ailleurs... Mais, dépêchez-vous, n'entendez-vous pas vos ennemis qui crient : « A mort le roi et toute sa famille. » Faites vite.

Lorsque toute la famille royale fut cachée, maître Renard alla chercher du feu et alluma le tas de gerbes.

Voyant la fumée et les flammes, tout le peuple accourut et maître Renard leur dit :

— Regardez, dans ce tas de gerbes il y a plus de cinq cents rats et certains sont plus gros que moi... J'y ai mis le feu... Regardez les ruades qu'ils donnent.

Et tout le peuple riait de bon cœur.

Quand il ne resta plus que des cendres, maître Renard dit au peuple :

— Votre roi et les siens se sont enfuis. Voulez-vous M. de Marconfare pour roi ?

— Oui... oui..., cria le peuple.

Voilà comment M. de Marconfare devint roi et comment maître Renard put manger chaque jour autant de poules qu'il lui prenait fantaisie de vouloir sans que personne ne lui reproche rien.



« ... Vite, le marchand de cheveux va passer »